

**A L'OCCASION DE LA  
CÉLÉBRATION DU  
BICENTENAIRE DES  
ETATS-UNIS D'AMÉRIQUE  
LE VOYAGE DE THOMAS  
JEFFERSON DANS LE MIDI DE  
LA FRANCE EN 1787**

**R.TRESSE**

La littérature descriptive, consacrée aux rives françaises de la Méditerranée, compte de nombreux représentants de marque depuis le XVII<sup>e</sup> siècle. Des anthologies toujours plus amples ont recueilli le témoignage de ces passants séduits par l'accent personnel donné à la terre, à la végétation, aux hommes, par le climat méditerranéen tant dans sa version provençale que languedocienne.

Toutefois, ces répertoires ne mentionnent pas le nom de Th. JEFFERSON, diplomate, ministre des Provinces-Unies à la Cour du Roi Louis XVI, successeur de Franklin. Le voyage de l'Américain de l'Etat de Virginie, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, échappe au grand public. Bien des raisons expliquent cette omission. La plus notoire est que le Mémoire consacré à ce voyage n'est pas un texte littéraire. Des notes brèves, souvent chiffrées, centrées sur des intérêts pratiques, ne présentent pas la vaporeuse imprécision, peuplée d'images, nécessaire à la communion entre un auteur et son lecteur préoccupé de son seul divertissement. Le silence observé par les érudits de l'Histoire littéraire ne saurait être respecté par d'autres plus familiers avec l'Histoire la Géographie humaine. Les observations de Th. Jefferson leur seront profitables. Elles ont le charme d'être exprimées dans les linéaments constitutifs de ces disciplines à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Nous détaillons ici le plaisir que nous avons pris après tant d'autres, à lire les notes de voyage d'un citoyen du Nouveau Monde sur l'un des plus vieux pays de l'Ancien Monde, auquel nous nous bornons.

L'attrait vient d'abord du temps où ces notes furent écrites, entre mars et juin 1787.

Le cadre politique dans lequel évolue le voyageur est celui du royaume de France, de ses provinces: Bourgogne, Lyonnais, Dauphiné, Comtat Venaissin, au statut spécial, Languedoc, Provence<sup>1</sup>, les possessions du roi de Sardaigne: Comté de Nice, Piémont, le morcellement de l'Italie: duché de Milan, république de Gênes. Th. Jefferson ne se livre à aucune appréciation formelle d'ordre politique au cours de son voyage. Il prend le monde tel qu'il est, tout à ses observations orientées dans un sens très défini.

Nous le saisissons dans la phase active de son expérience européenne, entre 1785 et 1789. Il a quarante deux ans et fort bon air sous ses cheveux poudrés<sup>2</sup>. Depuis 1775, il est déjà chargé de tout un passé d'homme politique dans l'Etat de Virginie, d'homme politique des Provinces Unies. Il est pleinement représentatif de ce XVIII<sup>e</sup> siècle américain, riche en personnalités d'une espèce nouvelle, extra-européenne, dans une Europe qui lui semblait achevée; le citoyen du Nouveau Monde vers lequel se tourne la jeunesse européenne en quête de nouveautés. Au cours des trois mois et demi qui retiennent notre attention, nous avons moins affaire au représentant d'une puissance étrangère qu'au propriétaire foncier de l'Etat de Virginie, au physiocrate persuadé, à l'exemple de ses collègues d'Angleterre ou de France, que la prospérité repose sur une agriculture florissante, la première industrie de l'heure, la plus grande consommatrice de fer, le plus grand fournisseur des matières premières nécessaires à l'industrie manufacturière.

---

<sup>1</sup> Quatre ans plus tard, les provinces françaises sont morcelées en départements aux noms de rivières et de montagnes par souci d'unification politique. Elles revivent au XX<sup>e</sup> siècle sous le nom de Régions économiques, la géographie ayant pris le pas sur l'histoire.

<sup>2</sup> Voir son portrait peint à l'huile en Angleterre en 1786 par Mather Brown, London 1786, Frick Art Reference Library and Mr Ch. Fis Adams et la miniature exécutée à Paris en 1787 par Trumball. The Metropolitan Museum of Arts. Au cours des 5 années de son ambassade, Jefferson accomplit trois voyages d'information. Un en Angleterre en 1786, un en France en 1787, un dernier aux Pays-Bas et en Allemagne du sud en 1789. En 1789, "chargé de miel comme l'abeille", il est appelé aux fonctions de Secrétaire d'Etat.

## COMMENT VOYAGE Th. JEFFERSON

Th. Jefferson voyage en homme de qualité, toutefois dans un appareil réduit, accompagné d'une domesticité qui ne nous est pas précisée.

Nous sommes mieux renseignés sur ses moyens de locomotion. Ils sont les plus rapides et les plus adaptés de son temps. De Paris à Nice, sa voiture personnelle est tirée par les chevaux de l'administration de la poste, dont les relais sont prévus tous les 11 à 22 kilomètres. Lors de la traversée des Alpes du sud, de Nice à Cuneo en Piémont, Jefferson enfourche un mulet, le moyen le plus adéquat dans une montagne tourmentée. A son retour d'Italie, à Gênes, il loue une felouque afin d'éviter les lenteurs des transports terrestres. Durant deux jours, la Méditerranée lui réserve un accueil coléreux. Puis le vent tombe, immobilise le bateau. Jefferson n'a pas le pied marin. Il n'a pas le temps d'attendre le bon plaisir du vent. Du port de Noli à Nice, il revient aux transports classiques.

Dans sa traversée du Languedoc, le Canal du Midi lui offre une voie glissante dont il use. Sa voiture, roues démontées, posée sur une barque de 35 pieds de long, halée par un cheval, devient tout le jour un poste d'observation commode, un cabinet de travail mouvant jusqu'à ce que le déclin du soleil suggère la recherche d'une auberge où passer la nuit.

Touriste américain avant la lettre, touriste au temps compté, tel que le définit la malignité européenne, Jefferson éprouve les joies du dépaysement en réduisant les temps morts, au profit du confort, de l'efficacité.

Néanmoins, en homme du XVIII<sup>e</sup> siècle, il prend son temps chaque fois qu'il le juge utile. Il ménage des arrêts dans les villes; deux jours à Dijon, à Lyon, quatre jours à Nîmes, quatre jours en Aix, six jours à Marseille, trois jours à Nice à l'aller, deux jours au retour, pour ne parler que du trajet qui nous intéresse particulièrement. Il passe quarante jours en déplacements de Paris à Nice alors que les courriers gouvernementaux arrivent en dix jours.

Le rythme du voyage s'accélère entre Nice et Milan, puis au retour entre Nice, Avignon, Montpellier, Toulouse, Bordeaux, la côte atlantique, Rochefort, Lorient, Nantes et le Val de Loire.

Son itinéraire semble apparemment dicté par le caprice, alors que tout a sa raison dans les crochets qu'il impose à ses déplacements.

Monsieur le Ministre des Provinces Unies donne à son voyage une orientation définie: Afin d'utiliser au maximum le peu de temps dont je disposais pour un si long circuit, je fus contraint de me tenir à distance des bons dîners et de la bonne compagnie. Eussent-ils été non sujet, je n'aurais pas quitté Paris. J'ai courtoisé la société des jardiniers, des vigneron, des laboureurs, des fermiers, etc...et j'ai voué chaque instant de chaque jour au travail de l'enquête. M. de BERGASSE (de Marseille) toutefois, réunit pour moi tous les sujets, un bon dîner, une bonne compagnie et des informations.

Le carnet de voyage de Jefferson ouvert le 3 mars 1787 est muet sur les villes où il séjourne, les personnes qu'il y rencontre, ce qui est un motif suffisant pour l'exclure de la littérature descriptive. Il est appelé à recevoir toutes les notes tournées vers l'économie agricole de pays différents du sien.

De Toulon, il écrit le 7 avril 1787: "Jusqu'ici mon voyage fut une fête continue sur des sujets d'agriculture, nouveaux pour moi, quelques uns d'entre eux, au moins, susceptibles d'adoption en Amérique".<sup>3</sup>

De son propre aveu, Jefferson part à la découverte de régions hors de ses vues familières: le vieux monde méditerranéen plus figé, bien avant le XVIII<sup>e</sup> siècle, que tous les autres mondes européens. L'homme des grands espaces de Virginie use, en de brèves

---

<sup>3</sup> "Hitherto my journey has been a continued feast on objects of agriculture, new to me and some of them at least susceptible of adoption in America".

allusions, du terme de comparaison qui lui est habituel.

En Bourgogne, l'aspect rural, l'abondance des pommiers lui rappellent un instant le pays natal. A Vienne en Dauphiné, dans la vallée du Rhône, le relief, le profil des vallées évoque encore quelque peu la Virginie. L'échelle des grandeurs n'est certes pas comparable, il s'agit d'un modèle réduit: "Les collines tombent en précipices vers les rivières, toutefois la Sasquahann est dix fois plus large que le Rhône". A Marseille, il note l'utilisation de moulins à vent comme en Virginie.

Nice, le 10 avril 1767, alors qu'il est au tiers de son voyage, il résume pour son ami La Fayette ses impressions sur le monde rural français qu'il a fréquenté de Sens à Antibes. Après lui avoir confié qu'il se bornait à la visite consciencieuse mais rapide des villes traversées, il rappelle avec humour le véritable sens de son voyage. "D'un autre côté, je ne suis jamais rassasié de vagabonder vers les champs et les fermes, examinant les cultures et les cultivateurs, avec un tel degré de curiosité, qui fait que les uns me prennent pour un fou et d'autres pour être plus sage que je ne le suis! J'ai eu le plaisir de trouver parmi les populations un moindre degré de misère physique que ce que j'attendais. Elles sont en général correctement habillées, ont une alimentation suffisante, non pas animale, en vérité, mais végétale ce qui est aussi convenable. Elles sont peut-être surchargées pas l'excès des fermages demandés par les propriétaires, ce qui les contraint à de trop nombreuses heures de travail afin de s'acquitter et, de plus, de se nourrir et de se vêtir"<sup>4</sup>.

Ces opinions discrètement exprimées ont un grand poids venant d'un enquêteur dont le procédé est de partager la vie de ceux qu'il observe, d'accepter leur hospitalité, de partager leur nourriture.

Le contact voulu avec le monde rural le rend sensible aux nuances comme au détail. A Antibes, il note que "les provinces et même les cantons se différencient d'après la forme du chapeau des femmes, si bien que chacun petit savoir, à la forme de son chapeau, de quel canton une femme est originaire. D'Antibes au Var, il est tronconique, en paille, léger et frais.

Lors de la traversée des Alpes, les bourgs de la montagne niçoise sont l'objet de mention<sup>5</sup> et particulièrement, au pied du col, l'austère village de Tende. Tende est un village considérable dans lequel on n'a pas encore le luxe des fenêtres à carreaux; pas plus que dans les autres villages on n'a adopté la mode de se poudrer les cheveux. La pierre commune et la pierre à chaux sont si abondantes que les chambres de chaque étage sont voûtées on pierre pour épargner le bois".

Ses observations d'ordre général portent encore sur les voies de communication. Il s'intéresse au fonctionnement du canal du Languedoc. Dans les Alpes, le grand effort entrepris par le gouvernement sarde, soutenu par la Couronne britannique, pour établir un chemin carrossable entre le port de Nice et Turin de 1780 à 1787 n'échappe pas à son observation. "Un millier de mules au total, chargées de marchandises, passent chaque semaine dans les deux sens entre Nice et Turin".

A Gênes, capitale de la République marchande, adossée à la montagne et tournée vers In mer, il relève la distance qui sépare chaque port de Ventimiglia à la Spezzia. Il s'étonne de ne pas voir "une superbe route aller de la Spezzia à Sète en Languedoc, suivant le rivage méditerranéen". Elle mettrait en communication les cités isolées du pays génois qui formeraient un village continu le long de la cote.

Ce citoyen américain est un terrien invétéré; il ne sait pas combien sa suggestion est prématurée, peu digne de considération dans un temps où les transports du cabotage maritime sont prépondérants. Les intérêts divergents de la république de Gênes, de la monarchie sarde, de la Principauté de Monaco, de la monarchie française font justement que la seule entente

---

<sup>4</sup> "Lettre à La Fayette, Nice 10 avril 1787. Reproduite par Dumbauld, p.99, "Th. Jefferson, american tourist. "

<sup>5</sup> Scarena: le bois de feu vaut 15 sols le quintal. Il s'agit vraisemblablement du quintal de Nice Saorge et Sospel valant 46 kg

possible entre les Etats est de ne rien entreprendre sur la voie millénaire d'Espagne en Italie que les temps romains, pour quelques siècles, avaient temporairement unis.

Rien ne décourage mieux une invasion qu'un mauvais chemin. Il en était ainsi à la satisfaction générale <sup>6</sup>.

Une autre suggestion vient à l'esprit de notre réformateur le 13 avril 1787 lors de la montée vers le col de Tende. "Si une route était tracée de Breglio à Ventimiglia, le commerce serait détourné de Nice. On éviterait le col de Braus pour ne franchir que le col de Tende".

Cette vue rigoureuse de l'esprit, conforme à la géographie, était incompatible avec l'histoire politique, qui voulait que le cours supérieur de la Roya soit sarde, le cours inférieur génois, et Nice, le port de Turin, toujours avantagé, en opposition avec Ventimiglia génoise. L'opinion des passants n'est pas toujours en accord avec les sentiments profonds des sédentaires.

## L'OBSERVATEUR

Lancé à la découverte d'un panorama nouveau, qu'il pense à juste titre voir pour la première et dernière fois, le voyageur déploie dans le détail cet esprit d'observation de la nature auquel l'ont disposé ses inclinations comme ses études. Le monde méditerranéen français, cousin germain de tous les autres sur le pourtour méditerranéen, se définit aussi bien par son climat que par l'antagonisme des reliefs et de la mer intérieure. Jefferson note que les pays traversés sont susceptibles de demeurer 6 à 8 mois sans pluies. Dans chaque ville où il fait halte, il se livre à des mesures de la température, grâce à un thermomètre Fahrenheit qu'il transporte dans ses binages. Ce trait définit l'orientation de ses curiosités vers les notions de chaud et de froid, de sécheresse et de gelée.

Certes, il n'est pas géologue, il n'a pas davantage de notions précises de géographie physique. Ces sciences sont bien peu avancées de son temps. Par centre, il se montre adopte avant la lettre de la science des sols.

Il apprécie en connaisseur l'utilisation des terres en fonction de leur rendement. Sur le versant est des Alpes, il note que la ténacité piémontaise cultive les céréales à la limite des neiges persistantes. Précédemment, les porphyres rouges de l'Estérel ne lui arrachent pas des cris d'admiration, position romantique postérieure à la sensibilité de son temps. Le 8 avril à la Napoule, il note: "sol rocheux, au-dessous de la médiocrité, ici et là une bonne plaine".<sup>7</sup> La poésie chantant le maquis méditerranéen n'est pas née. On en reste à l'évaluation de l'étendue des humus en fonction de leur utilisation pratique.

Th. Jefferson retient peu, et pour cause, de l'élevage méditerranéen. En Aix, entre le 25 et le 28 mars, on relève une discrète allusion aux ressources de la Camargue en chevaux et en moutons. Il touche à l'essentiel. Le grand nombre des ires et des mulets, leur rôle capital dans le transport des denrées agricoles, le portent à évaluer leur rendement. L'âne parcourt 5 à 6 lieues par jour, la mule 6 à 8 lieues <sup>8</sup>. La puissance de la mule est la moitié de celle du cheval. Partout ailleurs il observe la présence de troupeaux de chèvres et de moutons qui, jusqu'au milieu du XIXe siècle, achèveront de dénuder les montagnes. L'animal rare sur le littoral est le boeuf de boucherie; à Aix, il vient d'Auvergne "il est pauvre et mauvais". Jefferson relève l'état des pâturages et signale des cultures de sainfoin aux environs d'Agde.

Le 9 avril, dans la plaine d'Antibes, il entend pour la première fois le choeur des

---

<sup>6</sup> L'entente est tacite entre les royaumes de Sardaigne et de France, pour ne pas établir un pont sur le torrent du Var, limite des frontières. Seuls les temps guerriers de la Révolution et de l'Empire apporteront une ébauche de réalisation aux vœux de Jefferson, en créant une passerelle en bois sur le Vallon ouvrant une route carrossable de Nice à Menton.

<sup>7</sup> "From Napoule the road is generally near the sea passing over little hills or strings of valleys, the soil stony and much below in mediocrity in its quality. Here and there a good plain".

<sup>8</sup> Nous admettons qu'il s'agit de lieues locales. Le voyageur note "leur lieue est de 4 miles américains" .

rainettes vertes, ces nocturnes chanteurs de tous les marais méditerranéens.

Jefferson est un botaniste averti. Ses observations ne négligent pas la végétation spontanée, la lavande des environs d' Aix, ni les curiosités végétales<sup>9</sup>. Il accorde une attention fortuite au palmier qui est l'objet d'une culture systématique dans la région de Ventimiglia à laquelle le Saint-Père avait accordé le privilège de fournir la ville de Rome en palmes durant les fêtes pascales.

Le penchant délibéré du voyageur pour les productions végétales utiles, l'objet même de son tourisme attentif, le porte vers la culture de l'arbuste et de l'arbre; Jefferson est leur ami. Il en décrit le port, en mesure la hauteur, le diamètre du tronc, suppose les limites de l'extension en étendue comme en altitude.

Tout au long de ses pérégrinations, il porte attention à la vigne, alors si généralement répandue, très diversifiée en multiples crus aujourd'hui disparus, pour des raisons religieuses: l'obligation de pourvoir au vin de messe; économiques: chaque exploitation vit en autarcie agricole: le vin est le luxe du plus grand nombre des cultivateurs.

Particulièrement connaisseur dans la science des vins, il s'inquiète de savoir si le vin de Beaune supporte le voyage durant l'été. En vue de faire bénéficier la Virginie de son expérience, il sollicite le vignoble français: Bourgogne, Provence, Nice, où le vin est bon sans être de la première qualité, Languedoc Frontignan est l'objet d'une mention particulière et le Bordelais.

L'un des arbres nouveaux pour lui: le figuier; éveille son attention entre Ollioules et Toulon. Il pousse en plein vent, atteint des dimensions remarquables: 15 pouces de diamètre, six pieds d'élévation<sup>10</sup>.

A Aix, il est confronté avec l'olivier, le prince des arbres méditerranéens, "une bénédiction pour le peuple" dira-t-il fort justement. Cet arbre est l'objet d'observations répétées. Il croît à 30 lieues de la mer. Ceux de la région de Toulon ont la taille des pommiers. Entre Antibes et le Vareils atteignent des proportions plus considérables, 6 pieds, près de deux mètres de diamètre. Dans la montagne niçoise, cette mer d'oliviers aux ondulations argentées quand le vent souffle à rebrousse-feuille, il note leur disparition en altitude au-dessus de Scarena et les retrouve en arrivant à Sospello. Les oliviers de la montagne sont/ tandis que ceux de Sospello sont en fleurs<sup>11</sup> chargés de fruits

Un nouvel intérêt sollicite Jefferson: l'étrangeté pour un homme du nord, de voir croître en pleine terre les orangers et ... les citronniers dont il avait la seule connaissance dans l'orangerie des châteaux. Ses premières impressions sont consignées entre le 7 et le 13 avril et entre Antibes et Nice. un agronome averti, il mesure l'instabilité de cette culture en un point aussi avancé: "En ce qui concerne l'oranger, il semble qu'il n'y ait aucun climat suffisamment doux en lui-même pour le préserver sans abri. A Ollioule, deux grandes montagnes le protègent. A Hyères, une autre montagne l'abrite du nord. A Antibes, à Nice la même protection des montagnes lui semble renforcée par de hautes cultures entourant les petits espaces où il est cultivé. Jefferson songe à établir, d'est en ouest et vers le nord, la véritable limite naturelle de cet arbre fruitier.

En route vers le col de Tende, la journée du 13 avril lui inspire de nouvelles réflexions sur l'influence de l'altitude. "Plus d'orangers après avoir quitté les environs de Nice".

---

<sup>9</sup> Dans la région d'Hyères: "two little leaved pins" ; dans la campagne de Toulon: un câprier de 8 pieds de haut, un elder tree sambucus" de 16 pouces de diamètre et 8 pieds d'élévation.

<sup>10</sup> La figue est alors la ressource nourricière des mois d'hiver. Jefferson néglige les roseaux, les cannes aux multiples usages: cultures claires, tuteurs, paniers ainsi que les cultures maraîchères.

<sup>11</sup> Lors du voyage de Jefferson, la culture de l'olivier a définitivement supplanté toutes les autres, dont la vigne, en pays niçois.

Le 1er mai, à son retour de Gênes, notre observateur est sensible à la profusion des citronniers et des orangers entre Menton et Monaco <sup>12</sup>.

Parmi les préoccupations dominantes de Jefferson, nous relevons celle qu'il attache à la commercialisation du riz de Caroline. Là, sous le détachement de l'homme du monde réapparaît l'économiste américain.

Les planteurs de la Caroline exportent du riz vers la France, toutefois le volume des affaires n'atteint pas l'importance désirable dans le sud, là où elles se heurtent à la concurrence du riz de Piémont, Le riz de Caroline, apprécié quand il est cuit au lait sucré, n'est pas estimé quand il est préparé au gras. Jefferson s'efforce de déterminer les raisons des préférences de la clientèle dans des emplois précis. Il commence son étude de marché à Marseille. N'obtenant pas d'éclaircissements suffisants, il se rend à Nice où il n'est pas davantage satisfait. Il décide de se rendre à Turin, d'où il est renvoyé à Milan.

Cette poursuite lui donne la clé de l'énigme. Le terme générique de "riz de Piémont", employé de Marseille à Turin, désigne le riz venu de Lombardie. La préférence accordée au riz dit de Piémont ne tient pas à la façon dont il est décortiqué. Les machines américaines valent les vénitiennes et les lombardes. Elles ne le brisent pas plus que leurs rivales italiennes. Les qualités spécifiques des semences lombardes sont seules en cause. En dépit des lois sarcelles qui punissent de mort toute exportation de semence de riz, Jefferson s'en procure un sac, le fait passer à Gênes par un mulétier. Pour plus de sûreté, il en garde une petite quantité dans ses poches, autant qu'elles peuvent en contenir.

En juin suivant, auprès des navigateurs lorientais, Jefferson reprend son enquête sur l'importation du riz de Caroline. En octobre, il est armé de première main pour mener avec M. de Calonne, contrôleur général du royaume de France, des négociations concernant la réduction des droits de douane sur les produits d'importation américains <sup>13</sup>.

Les biographes de Jefferson demeurent dans l'incertitude quant à la suite de cette aventure économique, tentée sur la semence de riz.

D'autres obscurités sont encore à élucider. Nous restons dans l'ignorance en ce qui concerne les cinq années qu'il consacre, en deux fois, à Nice. Ses passages d'avril et de mai 1787 auront un prolongement inattendu. En 1834, le premier titulaire du Consulat ouvert par les U.S.A. à Nice, Vittorio Adelfe SASSERNO, rappelle qu'en 1818 il fut désigné par le Président MONROE sur les recommandations conjuguées du général Lafayette et de Th. Jefferson, en considération des services rendus par son père Victor aux citoyens américains durant la Révolution française'. Tout n'est pas encore dit sur le passage de Jefferson à Nice, sur les contacts qu'il noua avec une famille de commerçants demeurée dans la pénombre <sup>14</sup>.

## L'HOMME

---

<sup>12</sup> Nous apprenons que l'eau de fleur d'oranger est vendue 40 \$ 16 d. sterling, le quart américain. L'exportation des citrons de Menton vers la Hollande, l'Allemagne, les Etats scandinaves est alors en pleine expansion. Cf. M.Devun "L'activité d'une maison de commerce de Menton en Méditerranée au cours des années 1783-1788" (Recherches régionales n°2-1962).

<sup>13</sup> L'épisode du riz fait l'objet de nombreux développements chez tous les biographes de variétés de riz. ED, Dumbauld, p.93, James Patterson: Life of Th. Jefferson, 308- Albert J.Noeh: Jefferson. The papers of Jefferson, vol.111 p.590.Note on the rice trade, supplied by J.J.Bernard & Cie de Lorient. Offres de services des Lorientais dans l'importation du riz. Ed. Dumbauld, p.39. Jefferson's observations in M. de Calonne's letter concerning american trade. Fontainebleau, oct.22-1786 sur les conditions d'importation du riz, de la potasse, de la turpentine (térébenthine)

<sup>14</sup> Toujours discret sur l'emploi de son temps dans les villes, le carnet de Jefferson porte deux allusions à son séjour à Marseille. Outre l'accueil chaleureux qu'il reçoit de M. de Bernasse, il écrit: "Marseille is a charming place". R.Tresse- L'établissement du premier consulat des U.S.A., à 1818-1849. A paraître, de 1782 à 1792 un oncle du futur consul et son propre père sont en rapports avec les Antilles françaises et engagés dans des affaires d'affrètements maritimes

Jusqu'ici nous avons porté notre attention vers l'observateur aux visées précises, tel qu'il apparaît lors de la rédaction de son carnet de route. Ce serait avoir une idée incomplète de son auteur, présenter une vue arbitraire de sa riche personnalité. On ne connaît pas un homme à travers de brèves notes de travail.

Les réactions de l'être cultivé sont dans la correspondance qu'il entretient durant son voyage, dans les lettres écrites postérieurement, encore pénétrées des impressions qu'il en a gardées,

Le 1er juillet 1787, de Paris, il s'excuse auprès de Maria Cosway, artiste peintre, d'un long silence dont son déplacement fut la cause.

Il lui confie qu'il n'a rien vu des hauts lieux consacrés de l'Italie" .., J'eus seulement un aperçu de l'Elysée, j'entrai par une porte et sortis par une autre, ayant vu seulement en passant Turin, Milan et Gênes". Il ne disposait pas d'un temps suffisant pour visiter Rome. De Milan, il était à trente heures de Venise où avaient lieu les épousailles du Doge et de l'Adriatique. "Je suis né pour négliger tout ce que j'aime "plaisante-t-il avec cette pointe de romantisme perceptible chez les néoclassiques <sup>15</sup>.

S'il ne s'est pas rendu à Rome, il n'est pas moins impressionné par la romanité, perçue à Orange et à Nîmes. Admirateur de la Maison Carrée, il souhaite voir élever en Virginie des monuments inspirés de la Rome impériale, Le voyageur qui, dans les grandes villes, avalait en un jour tout ce qui valait la peine d'être vu n'en recevait pas moins des perceptions vives et profondes<sup>16</sup>.

Nous avons suffisamment exposé son positivisme pour ne pas souligner son aptitude à goûter la nature sauvage, celle qui ne sert à rien, ou à peu de chose. La traversée des Alpes du sud de Nizza à Cuneo est justement le point de son voyage dont il garde la plus durable mémoire. Dans sa lettre à Maria Obsway, du 1er juillet, il reprend le passage des notes qu'il avait écrites le 14 avril précédent. S'adressant à une artiste, il développe les impressions ressenties dans une. montagne heurtée, glacée l'hiver, torride l'été, qu'il traverse en son printemps.

Rien ne lui avait échappé des espaces incultes livrés aux pins, au thym, aux rocs nus. Il avait perçu le prodigieux effort de la population montagnarde de Breglio, Saorgio, Sospello, acharnée à se livrer à des cultures en terrasses, aussi haut qu'il lui était possible, afin de cultiver les céréales même sur les espaces les plus étroits.

La torrentueuse vallée de la Roya, douze pieds de large précise-t-il, vivante de truites, l'avait séduit. S'adressant à une femme peintre, il l'invite à porter là sa palette et ses pinceaux: l'endroit le plus singulier et le plus pittoresque qu'il ait jamais vu. A son intention, il reprend l'une des rares images de son carnet de notes, inspirée par la vue du fortin de Saorge, de son bourg perché: "Le château et le village semblaient suspendus à un nuage".<sup>17</sup>

C'est sur cette métaphore que nous terminerons l'examen d'un inventaire des ressources agricoles de la France du sud et de l'Italie du nord, dressé par un économiste avisé.

## **René TRESSE**

---

<sup>15</sup> The papers of Jefferson, V.11, p.519- To Maria Cosway- Cf. Nice Historique pp.115-116,n°4-1966.

<sup>16</sup> Ed.Dumbauld. Th.Jeffersen. American tourist, p.99- Nice,10 avril 1787, à La Fayette:"In great cities I go to see what travellers think alone worthy of being seen, but I make a job of it, and generally gulp it all clown in a day".

<sup>17</sup> The papers of Jefferson. Vol.11, p.432-"...but wherever there is soil enough it is terraced and in cern". Le château de Saorge, posté en verrou sur la route de Nice à Turin, tint les troupes de la Révolution en échec durant 18 mois. Il fut démoli en 1794,1ers de l'occupation du Comté.

## **BIBLIOGRAPHIE**

The papers of Jefferson. Princeton Univ.Press Boyd ed. 1955 52 volumes. Vol.11: january 1787- august 1787= notes of a tour in the south of France and the north of Italy, pp.415-464

E.D. DUMBAULD . Th.Jefferson, american tourist. Norman- Oklahoma Univ. Press,1946.

M. KIEBALL. Th. Jeffersoni, the scene of Europa 1784 to 1789. New-York, 1950-p.177.

M. MALONE. Jefferson and his time. Tome2: Jefferson and the rights of man, B ston, 1951. pp.121 et 122.